

viande peut rester assez chère, quoiqu'elle ait, cependant, plutôt un peu baissé de prix, pour la classe riche ou aisée et devenir assez bon marché pour la partie de la population ouvrière ou pour les établissements qui consentent à employer les morceaux de seconde qualité.

On en revient toujours à cette grande loi économique : la baisse des prix profite surtout aux marchandises les plus communes ; pour celles qui sont de choix, l'élargissement de la clientèle qui les recherche fait que la baisse des prix est beaucoup moins sensible.

C'est ce qui arrive, par exemple, pour la volaille, laquelle coûtait 1 fr à 1 fr 10 le kilogramme vers 1830, puis s'est mise à dépasser 2 fr. à partir de 1839 et qui, depuis lors, a plutôt renchéri que fléchi.

Il en est tout différemment pour le poisson : mais, ici encore, il faudrait distinguer les qualités. Le poisson vulgaire a considérablement baissé depuis quinze à vingt ans ; on se plaint qu'il en soit autrement pour les poissons de choix. Après avoir coûté toujours plus de 1 franc jusqu'à 1830 le kilogramme de poisson à l'usage de l'Hôtel-Dieu et du lycée Louis-le-Grand, excepté quelques rares années, est descendu et est resté fort au-dessous de ce cours et, depuis dix ans, dit M. Bienaymé, il se tient entre 58 et 68 centimes, les prix les plus bas du siècle. Les consommateurs riches se plaignent, au contraire, que les poissons de choix, soles et autres, aient renchéri.

Les huîtres ont subi des vicissitudes diverses : une très forte ascension d'abord, tenant à un énorme accroissement de la demande, puis un recul assez sensible depuis dix ans, pour la qualité la plus courante, celle de Marennes ; le cent d'huîtres de cette catégorie, parti de 6 fr 74 en 1845, pour descendre à 3 fr. 77 en 1850 et atteindre graduellement 13 fr. 80 en 1872, n'était plus qu'à 9 francs en 1893, d'après les prix de la vente en gros aux Halles. Ainsi, même sur cet article de luxe, il y aurait eu une baisse sensible depuis une vingtaine d'années et le prix ne serait que de 35 0/0 supérieur à celui de 1845.

Les œufs sont une des denrées qui ont le plus augmenté de prix, si on les compare à une époque éloignée, mais qui offrent un léger fléchissement depuis quinze ans environ. Les prix de vente en gros aux Halles des œufs moyens se sont élevés de 48 francs en 1845 à 90 francs vers 1880-85 ; depuis lors, ils ont un peu fléchi et ne seraient plus que de 84

francs. On ajoute que les œufs moyens d'aujourd'hui sont plus gros que ceux d'autrefois, de façon que le renchérissement depuis la fin du règne de Louis-Philippe est un peu moindre en réalité qu'en apparence. Il est vraisemblable que les perfectionnements apportés à cette production, quoique la demande en aille toujours croissant, pourront accentuer, dans une certaine mesure, le fléchissement des dix dernières années.

Le beurre est une des marchandises où la hausse des prix avait été le plus rapide jusque vers 1880 et où la baisse a été forte depuis lors. L'enrichissement et le raffinement de la population augmentèrent singulièrement la demande du beurre vers le milieu de ce siècle. De 1804 jusque vers 1860, le beurre coûtait 2 fr. à 2 fr. 20 le kilogramme environ ; il s'éleva rapidement à 2 fr. 60, 3 fr., 3 fr. 40 dans la période 1860 à 1880 ; depuis lors et surtout dans ces toutes dernières années, il a fléchi de 10 à 15 0/0, quelquefois de plus même sur les lieux de production. La baisse du prix du blé a fait multiplier les prairies et les vaches ; d'autre part, la concurrence de la margarine est intervenue ; il en résulte que le beurre est aujourd'hui très menacé, d'un côté par sa propre abondance, de l'autre par la rivalité d'une substance qui sert aux mêmes usages et qui prend, en outre, son apparence.

Le fromage est une denrée encore plus atteinte depuis une dizaine d'années que le beurre lui-même ; après avoir haussé jusqu'en 1886 environ, les diverses sortes de fromages ont bien perdu 20 0/0 depuis cette époque.

Nous ne ferons que mentionner le vin, denrée aux prix très variables, qui a traversé deux époques de crise celle de l'oïdium de 1855 à 1860, celle du phylloxéra qui a été à son apogée vers 1885. Depuis cinq à six ans, les prix du vin sont en train de notablement fléchir. M. Bienaymé le porte à Paris à 47 centimes le litre en 1895, année de récolte abondante contre 74 centimes en 1880 et 87 centimes en 1855. On peut dire que, à Paris, depuis 1800, il n'a jamais été, du moins pendant une période un peu prolongée, plus bas qu'actuellement. Il est vrai que, comme le beurre, il a à lutter contre beaucoup de contrefaçons ; mais en tenant compte, d'une part, de l'abaissement des prix de transport et, de l'autre, de l'accroissement de la production, on peut penser que les Parisiens n'auront jamais pu s'abreuver à meilleur compte de vin,

même naturel. Si les chambres arrivaient à voter les projets de loi sur la réforme des boissons et des octrois, ce chapitre de l'alimentation populaire deviendrait beaucoup moins coûteux qu'il ne l'a jamais été.

Si nous examinons les substances alimentaires accessoires, comme le sucre et l'épicerie, nous aurions à enregistrer des baisses considérables. Le sucre qui revenait à l'Hôtel-Dieu au prix de 1 fr. 86 en 1833 et entre 1 fr. 23 et 1 fr. 50 de 1842 à 1870, puis même un peu plus tard à 1 fr. 60, ne coûte plus guère maintenant que 1 fr. le kilogramme, soit une baisse de 25, 50 ou 80 0/0 relativement aux prix du second empire et du règne de Louis-Philippe. Presque tous les objets d'épicerie ont fléchi dans une proportion analogue.

L'abaissement des prix n'est guère moindre pour le chauffage et il est beaucoup plus accentué pour l'éclairage.

Si maintenant nous quittons les études de M. Bienaymé et que nous nous reportions à un document officiel tout récent : les *Annales du Commerce extérieur* pour les années 1881-1896, nous voyons que quasi tous les prix d'évaluation des principales marchandises importées présentent une baisse à la fin de la période relativement au commencement : les laines en masse valent 3 fr. 50 en 1895, au lieu de 4 fr. 20 en 1881 ; les soies en cocon 6 fr. 45 au lieu de 12 fr. 50 ; le coton des États-Unis 93 centimes, au lieu de 1 fr. 56 ; le caoutchouc 6 fr. au lieu de 7 fr. 50 ; les écorces de quinquina, qui coûtaient 7 fr. 50 et 7 fr. en 1881 et 1882 sont tombées à 2 fr. en 1894 et 1895. L'huile d'olive ne vaut que 78 centimes au lieu de 1 fr. 25, celle d'arachide 57 centimes contre 75 en 1881 et celle de palme 45 centimes au lieu de 82. Il n'y a guère que les métaux, lesquels avaient énormément baissé de prix, qui se sont un peu relevés depuis 2 ans, et un autre article exceptionnel, le café, qui de 1 fr. 51 en 1881, est passé à 2 fr. 70 en 1895.

L'ensemble des matériaux servant aux constructions se présente aussi dans des conditions de prix moindres qu'il y a vingt, trente ou cinquante ans. Si l'on se reporte, par exemple, aux attachantes études de M. le vicomte d'Avenel, sur "la Maison parisienne" qu'a récemment publiée *La Revue des Deux Mondes*, on y voit que la plupart des matériaux servant à édifier les immeubles parisiens ou à les décorer sont devenus moins coûteux. On peut notamment citer la baisse du